



L'acteur Benjamin Vicuña dans le rôle d'Eva Perón et Juan Gil Navarro dans celui d'Ibiza, le 6 juillet au Théâtre Cervantes.

# COPI La folle en délire à Buenos Aires

Jamais une telle visibilité n'avait été donnée dans son pays au truculent dramaturge argentin exilé: deux de ses pièces mises en scène par Marcial Di Fonzo Bo sont enfin présentées au théâtre national. Avant une tournée en France cet automne.

Par **LUC CHESSEL**  
Envoyé spécial à Buenos Aires  
Photos  
**NICOLAS BOHLER**

Celui qui part chercher Copi là où il est né – à Buenos Aires, en 1939 – risque fort de ne pas le trouver tout de suite. Plus généralement, celui qui cherche Copi partout où il est supposé être – au théâtre, au cabaret, à la pisolite, etc. – court le même risque. Copi n'est pas là, Copi est introuvable, mais qui est Copi? L'écrivain, l'Argentin tôt exilé à Paris, le romancier, le dramaturge, le comé-

dien, l'homme de théâtre, le dessinateur, le provocateur, le pédé, tout cela ensemble? L'année des 30 ans de sa mort (décembre 1987) ne sera sans doute pas celle de la célébration d'un mythe – pas de «grand artiste» qui tienne ici – ni d'un folklore – les années 70 versant gay, tout le décorum qu'il subvertissait déjà au moment même où il l'influait –, mais sera peut-être le début de son retour, de sa redécouverte. Copi est aujourd'hui introuvable, en français en tout cas, mais on le rééditera si les éditions Christian Bourgois, sa maison principale qui lui a survécu, s'y décident. En 2017, un

monde soudain sans Jeanne Moreau, George A. Romero ni Jerry Lewis se place ainsi sous le signe des femmes fatales, des morts-vivants et des êtres humains – toutes figures éminemment «copiesques» qui peuplent les scènes de son théâtre et qui ont pour point commun de n'être jamais là où on les cherche: insaisissables, séduisantes et inquiétantes.

## PANTHÉON LITTÉRAIRE

En juillet, à Buenos Aires, ces figures hantaient les couloirs du Teatro Cervantes, le seul théâtre national d'Argentine qui, son grand âge soutenu

par des échafaudages, fait le coin de la grande avenue Córdoba et de la rue Libertad dans un quartier des plus centraux. Marcial Di Fonzo Bo, metteur en scène transatlantique, né ici mais vivant et travaillant en France, est venu y présenter deux pièces de Copi, traduites en espagnol puisqu'il écrivait en français à très peu d'exceptions près: *L'Homosexuel* ou *la Difficulté de s'exprimer* et *Eva Peron*, réunies sur la scène d'une même soirée. Faire entrer Copi au Cervantes pour la première fois est un défi autant qu'un piège: il provoque encore (il y aura quelques réactions, pour le principe) et

étonne ceux qui ne le connaissent pas, en même temps qu'il est en voie de devenir canonique, au moins à la mode sinon déjà accueilli, sur le tard, au panthéon littéraire argentin. *Eva Peron* (titre imprimé par l'auteur sans l'accent au patronyme), sa pièce la plus célèbre, cristallise évidemment l'attention, notamment celle de la presse nationale. Elle décrit les derniers jours d'Eva Perón, se mourant d'un cancer en 1962, recluse dans le palais présidentiel d'où son mari, le général Juan Domingo Perón, gouverne en étroite relation avec elle un pays sur lequel leurs deux figures, et la politique sociale qu'il mirent en œuvre contre la mainmise de «l'oligarchie», devaient laisser une marque indélébile, toujours vivace dans l'imaginaire collectif autant que dans la politique contemporaine, provoquant adhésion ou rejet. La cruelle version de Copi, où le rôle-titre est traditionnellement joué par un homme, reste une vision pour le moins radicale de l'agonie d'Eva, épisode tragique et intensément fantasmagique de l'histoire nationale.

Mais Marcial Di Fonzo Bo cherche autre chose que la vague réactivation d'un scandale. Il connaît bien la pièce pour l'avoir montée plusieurs fois, jusqu'à jouer parfois lui-même le personnage initialement interprété en travesti par son oncle, Facundo Bo, à Paris, lors de sa création en 1970 – une représentation fut d'ailleurs violemment chahutée par un groupuscule d'extrême droite argentin qui dévasta la salle

## «Eva Peron», la cruelle version de Copi où le rôle-titre est joué par un homme, reste une vision pour le moins radicale de l'agonie de cette icône nationale.

et passa à tabac une partie de la troupe. En 2017, c'est le secrétaire national de la CGT locale, Pablo Moyano, qui se contente de «*désavouer*» la pièce, comme une insulte à la mémoire d'Evita, dans un communiqué émis le lendemain de la première. Copi excite à gauche comme à droite, et Copi s'en fout: il revendique lui-même n'avoir pas écrit une pièce politique, «*pour ou contre le péronisme*», mais une pièce sur une femme qui meurt d'un cancer. Di Fonzo Bo le rappelle avec insistance à son public en faisant entendre les mots de l'auteur dans l'intermède qu'il insère entre les deux pièces.

La politique de Copi est sans doute plus complexe que cette simple dénégation. Si, pour le dramaturge élevé dans une famille d'éminents opposants à Perón (cause initiale de leur exil), «*Eva est un mélange de Marilyn et de Staline*» – formule qui fera au choix rire ou gémir le Teatro Cervantes bondé –, son texte déploie de fait la figure en quelques dimensions de plus, du point de vue dramatique aussi bien qu'historique. La sociologue Marina Farinetti, professeure en sciences politiques à l'université de San Martín, nous dit quelques mots sur ce point à la sortie: «*Malgré la folie et l'hystérie qui s'y expriment, malgré la fiction radicale par laquelle Copi détourne le mythe, c'est une pièce réaliste! Les "deux visages d'Evita", la bonté et la rage, la Sainte et la Maléfique, qui constituent la figure traditionnelle péroniste du personnage, y sont synthétisées. L'Eva réelle était aussi subversive et violente que celle-ci.*»

### D'UN NÉANT À L'AUTRE

Benjamin Vicuña, l'acteur chilien qui l'interprète, célèbre dans cette partie du monde pour ses rôles dans les *telenovelas* et films populaires, apporte au rôle une part de profondeur psychologique à première vue extérieure à l'univers de Copi, lequel tend fortement vers l'abstraction, vers un espace théâtral pur où sem-

blent agir des forces impersonnelles. Un théâtre de boulevard, certes, mais un boulevard désert qui va d'un néant à l'autre. Vicuña conjure la marionnette et le cadavre, il épaisit le trait, cherche le mélodrame. On a comparé Copi à Tchekhov autant qu'à Feydeau. Le premier pour le sous-texte, qui sature le dialogue d'intentions illisibles, de tout un vécu inexprimé par les personnages. Le second pour le sur-texte, où le comique de situation vient comme remplir le mécanisme parfait d'une solide structure dramatique invisible à ceux qui s'y ébattent: d'un côté comme de l'autre, toute une dimension de complot. *L'Eva Peron* de Marcial Di Fonzo Bo et Benjamin Vicuña cherche plutôt la transparence, une efficacité grand-guignolesque dans la reprise des symboles (perruques et vestiaires si reconnaissables d'Eva P, stylisés par l'artiste Renata Schussheim) teintée d'une vérité et d'une souffrance vraies et communicables. Un théâtre de l'existence plutôt que cet inquietant «théâtre du monde» en miniature que l'écrivain argentin César Aira voit à l'œuvre chez celui qu'il a contribué à faire redécouvrir dans son pays natal, où les textes sont longtemps restés confidentiels et ne sont traduits et édités que depuis une dizaine d'années.

### GÉNIAL IMPOSTEUR

Mais c'est la première des deux pièces, *l'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer*, qui semble concentrer le désir du metteur en scène comme un défi. Elle est plus simple et plus retorse, plus violente, tout compte fait plus folle. Le titre déjà, avec l'ironie de ses mots-clés absurdes.

Il n'y a pas plus d'homosexuels chez Copi que de gens qui «s'expriment». Il y a la rigueur des «folles» ou des personnages «transsexuels» dont le sexe d'origine est difficile à déterminer: dans *l'Homosexuel*, tout le monde a changé de sexe, voire plusieurs fois, ce qui ne préjuge ni de leur apparence ni de leurs attirances, et encore moins de leur capacité à «être enceinte» (le cancer de l'utérus du travesti Eva Peron était déjà le centre d'une tragédie sans pourquoi). Copi porte bien le surnom affectueux donné par une illustre grand-mère anarchiste au petit Raúl Damonte Botana, et qui lui est resté toute sa vie comme seul nom: il n'y a pas d'origine ni d'original dans les arcanes de son monde, uniquement des copies, passées modèles. Marcial Di Fonzo Bo y détecte un lien avec l'Argentine et l'Amérique latine, ce thème de la copie détachée de son original européen, qui hante la littérature du

## REPORTAGE

continent et fait bien de Copi un auteur argentin ou méta-argentin, un génial imposteur. Il y a dans ces pièces une métaphysique de la posture et de l'imposture, de la reproduction prise dans son sens anti-biologique, une intraçabilité absolue: la fausse Eva, sophistiquée au carré et désacralisée, avec pour souffre-douleur une mère faussement protectrice, et, dans *l'Homosexuel*, la filiation impossible d'une mère, simplement nommée «*Madre*», et de sa fille Irina, à la parenté douteuse, déportées dans une Sibérie purement allégorique après leurs opérations respectives. Marcial Di Fonzo Bo transforme la

scène du Cervantes en bout de banquise escarpée, quasi impraticable, transformée en calvaire lors d'un climax assez spectaculaire sur fond de requiem. Surjouant les dialogues secs et rapides de Copi, modulant leur brutale énigme de toute une chaîne de passions volatiles, les quatre acteurs parviennent à quelque chose d'apparemment léger, mais sans cesse affolé par la noirceur du texte, qui va (c'est déjà sensible à la lecture) plus vite que lui-même, comme pour masquer, l'air de rien, la violence qui le meut. Car *l'Homosexuel* est impitoyable, comme son interrogatoire final qui pose en vain des

questions sur l'origine de la différence d'Irina: sur ce qui ne peut avoir de raisons, mais seulement être répété. Alors le Teatro Cervantes de Buenos Aires s'écroule sous ses échafaudages, et soudain Copi est là, tout seul dans ce désert de glace où ses pas intraçables restent sans empreinte, il rigole. ◀

**L'HOMOSEXUEL  
OU LA DIFFICULTÉ  
DE S'EXPRIMER  
et EVA PERON**

de COPI m.s. Marcial Di Fonzo Bo.  
A partir du 2 octobre  
à la Comédie de Caen (14).  
Rens.: [www.comediedecaen.com](http://www.comediedecaen.com)



Juan Gil Navarro à côté du portrait d'Eva Perón.



L'acteur Gustavo Liza, sur scène à l'entracte, et le metteur en scène Marcial Di Fonzo Bo.